Dimanche 11 Avril 1869. — Un numéro : 20 centimes. — 34e Année. — No 1421.

L'ENTR'ACTE LYONNAIS

JOURNAL DES THÉATRES ET DES SALONS

Paraissant le Dimanche.

BUREAU :
A LA CONSERVATION DES AFFICHES
Rue Impériale, 47
LYON
Écrire franco.

PRIX DE L'ABONNEMENT
POUR LYON
Six mois..... 6 f. »
Trois mois..... 3 » 50 c.
1 fr. en sus par trimestre pour l'extérieur.
Les abonnements se paient d'avance.

Public THÉQUE DE LA VILLE LYON 1893

REVUE THÉATRALE

Grand-Théâtre.

L'année théâtrale touche à sa fin et nous n'avons plus qu'un nombre restreint de représentations. *Faust* ne sera joué que trois fois; les *Huguenots*, l'*Africaine* n'auront plus qu'une représentation. C'est le cas de se hâter pour les retardataires qui n'ont pas encore vu l'un de ces ouvrages et pour les nombreux amateurs qui voudront les entendre une dernière fois.

En outre, quelques-uns des artistes nous quittent, notamment MM. Delabranche et Méric, et bon nombre de personnes voudront profiter des quelques occasions qui restent encore d'aller les applaudir.

Les dernières soirées de l'année ne pourront donc manquer d'être brillantes et la salle ne sera pas trop grande.

Samedi dernier, au bénéfice de M. Gustave d'Hérou, a eu lieu la reprise du *Voyage en Chine*, fort lestement chanté et joué par MM. Guillot, Danguin, Barbot, Mlles Singelée et Dartaux.

La salle était comble et dans certaines galeries le public était littéralement entassé.

Cette preuve de sympathie était bien due au bénéficiaire auquel nous devons quelques mises en scène splendides.

Sous peu de jours, aura lieu la première représentation de *Cendrillon*, qui ne pourra se jouer que deux ou trois fois seulement cette année et dont le succès sera encore l'an prochain dans toute sa fraîcheur.

Terminons par *Faust*, qui fait en ce moment les frais de toutes les critiques théâtrales. Nous n'avons rien à dire des décors et de la mise en scène, qui n'ont trouvé que des éloges.

L'interprétation est excellente. M. Delabranche s'est maintenu au niveau de sa réputation et MM. Marthieu et Méric l'ont dignement entouré. Mme de Taisy a eu un grand succès; comédienne achevée, elle a rendu avec bonheur le caractère rêveur de Marguerite et chanté avec son talent accoutumé. L'air des *Bijoux* a été surtout dit par elle avec une perfection remarquable, et nous ne pouvons que féliciter la Direction d'avoir su conserver cette artiste, avec laquelle on peut aborder avec succès tout le répertoire si varié du grand opéra.

Théâtre des Célestins.

La *Périchole* est en pleine vogue de succès et le fou-rire a de nouveau élu domicile sur notre seconde scène dont il s'éloigne du reste rarement.

Le bénéfice de M. Harville a augmenté le répertoire de plusieurs pièces nouvelles et du *Casseur de pierres*, drame bien joué par nos artistes. Sous peu de jours, au bénéfice de M. Chevalier, nous aurons les *Faux-Ménages* de M. Edouard Pailleron, un compatriote qui va bien et compte autant de succès que de pièces.

Malgré cette variété de spectacle, *Séraphine* tient toujours l'affiche et le public ne cesse d'y aller. Le succès de cet ouvrage est réellement exceptionnel et nos artistes méritent une bonne part dans l'attrait offert par la pièce de Sardou qui, grâce à eux, aura encore un certain nombre de représentations.

Les petites pièces, dont la liste est nombreuse et s'augmente chaque jour, remplissent et complètent les spectacles d'une façon satisfaisante et divertissante. La *Demande du docteur*, *Poings liés*, *Madame est couchée*, et quantité d'autres qu'il serait trop long d'énumérer, pétillent d'esprit et sont jouées avec un entrain incontestable par nos artistes à qui d'ailleurs le public ne marchande pas ses bravos.

A.-L. MAQUAIRE.

POÉSIE

L'OISEAU BLEU.

Dans mon âme il est un boccage,
Nid de fraîcheur et de zéphyrs,
D'un bel oiseau bleu c'est la cage;
Il l'enchante de ses soupirs....

Dans mon âme il est une source
Qui ravage fleurs et gazons.
Aux mornes sanglots de sa course,
L'oiseau s'endort.... Adieu chansons!...

Mais, sous les berceaux de la rive,
Parfois vient luire un rayon d'or
Pour tarir la source plaintive
Et réveiller l'oiseau qui dort....

L'oiseau bleu, c'est l'amour, ma belle;
La source est celle de mes pleurs;
Le soleil que mon âme appelle,
C'est ton regard semant des fleurs!

A. H. — G. M.

A. L. Maquaire

Voyage dramatique.

Notre voyage n'est pas heureux. Nous n'avons trouvé nulle part bonne moisson. Cela tient à cette époque de l'année. Les dernières semaines de carême sont un temps d'arrêt pour les théâtres. Les premières représentations sont ajournées, on vit sur les anciens ouvrages, persuadé que l'on est que les nouveautés n'auraient aucune chance de réussite, la religion primant sur toute autre chose. Aussi avions-nous envie de supprimer pour cette fois cet article; mais nous avons pensé que toutes maigres qu'elles soient, quelques nouvelles de théâtre feraient plaisir à nos lecteurs.

A Paris, en fait de nouveautés, nous avons eu la *Diva* aux Bouffes-Parisiens, succès contestable, et le *Talion* aux Menus-Plaisirs. Le *Talion* est un drame en six actes, par M. Xavier de Montépin, qui n'a dû sa réussite qu'au talent que les artistes ont déployé dans son interprétation. — L'Opéra-Comique vient de remonter le *Postillon de Lonjumeau*, dans lequel Achard a trouvé un nouveau succès, qui a encore ajouté à la brillante réputation qu'il s'est acquise.

La rentrée d'Adelina Patti au théâtre impériat Italien s'est accomplie dans la *Traviata*, mais elle n'a pas été ce que l'on pensait. L'enthousiasme que le public parisien montrait autrefois pour cette artiste semblait s'être refroidi, et il a fallu tout le talent de l'artiste pour forcer les applaudissements.

A la Porte-Saint-Martin, *Patrie*, de Victorien Sardou, fait toujours fureur. A propos de cet ouvrage, il paraît que M. Raphael Félix veut garder pour lui seul l'exploitation de cet ouvrage. Aussi M. D'Herblay, qui avait l'intention de nous le faire connaître cet été, a vu sa bonne volonté paralysée, et ceux de nos compatriotes qui voudront juger le drame de Victorien Sardou devront pour cela se rendre au théâtre de la Porte-Saint-Martin, à Paris.

Nous bornons là cet article, et nous espérons être plus heureux dans notre prochain voyage, la fin du carême ayant donné un nouvel essor aux théâtres de Paris, de France et de l'étranger.

F. Boily.

PETITE ESQUISSE MUSICALE

La musique, comparée aux autres arts, s'en distingue tout d'abord par une différence capitale : elle est, qu'on nous permette le mot, une forme *dynamique*, c'est-à-dire *active* et *mobile* de l'art La sculpture, la peinture et l'architecture en sont les formes *statiques*, c'est-à-dire arrêtées et précises. La première en effet use d'un élément qui manque à ces dernières. Je veux dire le temps; son œuvre naît, s'étend, se développe, prend une sorte de vie. Une symphonie est un drame qui a un commencement, un milieu, une fin ; la pensée de l'auditeur est entraînée par les mouvements des sons, elle s'attache non-seulement à la mélodie, mais encore à chacune des voix secondaires dont les chœurs composent l'harmonie ; les rôles changent sans cesse, un instrument se tait, un autre prend sa place ; le rhythme tantôt se ralentit et tantôt se précipite. L'âme voltige en quelque sorte au-dessus des flots sonores, comme les oiseaux de mer se balancent sur la vague capricieuse : plaisir charmant, qui nous permet de suivre nos propres rêves à travers la toile flottante et légère de l'harmonie. On ne peut entendre deux fois tel morceau de Beethoven ou de Mozart avec des émotions identiques, car il s'opère toujours un mariage mystique entre la pensée du maître et notre propre pensée, errante, fugace, aujourd'hui plus forte et plus agile, demain plus languissante.

Ce qui naguère nous paraissait un cri de joie et de triomphe, nous paraîtra quelque jour une menace ou un ricanement ironique; les mêmes mélodies peuvent bercer nos joies et nos douleurs, remuer nos espérances ou nos craintes, répondre aux soupirs de nos amours heureuses ou aigrir les blessures du désespoir. La musique, plus encore que la poésie, est l'art idéal par excellence ; elle n'est pas une langue précise, analytique, elle ne se prête pas comme les langues parlées aux raisonnements, aux déductions ; cependant elle a déjà quelque chose d'une langue étrange ; elle est l'expression vivante, animée, mobile, bien que vague encore, de tous les sentiments humains et elle éveille dans l'âme les émotions les plus diverses.

Cette puissance d'émotion de la musique sur notre organisation est admirablement rendue dans les strophes suivantes traduites d'un grand poète Anglais :

« Lorsqu'à travers la vie, nous errons
« malheureux, pleurant tout ce qui faisait
« le charme et l'enchantement de l'exis-
« tence, si quelque air que nous aimions
« aux jours de notre enfance, vient à frap-
« per notre oreille, oh ! avec quelle ivresse
« nous recueillons les accords qui réveil-
« lent des pensées depuis longtemps assou-
« pies, et qui rappellent le sourire dans
« des yeux ternis par les pleurs !

« Le souffle bienfaisant des chants enten-
« dus jadis dans des heures plus prospères,
« est semblable au zéphyr qui glisse en
« soupirant sur des fleurs orientales impré
« gnées de parfums. La brise soupire en-
« core quoique les fleurs soient fanées
« et sans vie : Ainsi quand le rêve du plaisir
« est passé, son doux souvenir revit dans
« le souffle de la musique !...

« O divine musique ! le langage impuis-
« sant et faible s'efface devant ta magie !
« Pourquoi le sentiment parlerait-il ja-
« mais, quand tu peux seule exprimer ses
« aspirations, ses ardeurs, ses transports,
« exhaler toute son âme dans tes mélo-
« dieux accents ! — Les paroles séduisantes
« de l'amitié nous trompent et nous abu-
« sent ; les vœux de l'amour sont plus vo-
« lages et plus dévorants encore. Ah ! il
« n'est que le doux accent de la musique
« qui puisse doucement consoler sans ja-
« mais trahir ! »

LE ROMAN D'UN FOU

Par E. de Jacob de LA COTTIÈRE.

LA PARTIE D'ÉCHECS.

Où reposer ma tête ? me dis-je en mettant pied à terre à la gare de ***. Aux *Trois*

Rois Mages, me crie l'un ; au *Léopard*, acclame l'autre ; à *l'Écu de France*, à *l'Épée*, au *Lion vert,* vocifère un chœur bien nourri de domestiques d'hôtels. Lequel choisir ? Où trouver le moins de déceptions, et quelles déceptions, grand Dieu ! Rien que d'y songer, mon être tout entier en frissonne.

En fin de compte, ici ou là, le voyageur n'est-il pas toujours la proie du premier qui passe, du dernier qui parle ? Chacun ne prône-t-il pas son saint devant cet hôte d'un jour, incapable de pouvoir s'assurer du numéro gagnant à cette loterie forcée de tous les hasards d'une hospitalité mercantile ?

Pourquoi s'embarrasser de si peu ? mon vieux condisciple, Charles Montémare saura bien m'éclairer sur un point aussi important.

N'est-il pas médecin en second de l'asile des aliénés de X. ?

A ce titre, il doit avoir le monopole de la sagesse départementale, bien entendu après M. le préfet. Ce sera d'ailleurs pour moi un excellent prétexte pour voir des fous ... Des fous ! Ce doit être curieux de voir des fous !

— Quelle direction monsieur veut-il que je prenne ? cria d'une voix de stentor le conducteur de l'omnibus.

— A l'asile de ***.

— Monsieur n'a pas d'autres colis que sa malle ?

— Pas que je sache. Et vous, conducteur, point d'autres voyageurs ?

— Ah ! monsieur, c'est un oiseau rare ici ; sans l'établissement de M. Céran, un fier raccommodeur de caboches, je vous assure, je crois que mes collègues et moi nous nous croiserions joliment les bras.

— A ce préambule, craignant que le maraud fît quelque nouvelle réflexion insolite, je le pressai de partir, et dix minutes ne s'étaient pas écoulées que mon véhicule s'arrêtait à destination.

— Eh ! notre bourgeois ! n'oubliez pas le pourboire du roi des soiffeurs ?

— Certes non, car les voyageurs ne moisissent pas entre vos mains.

Puis tirant le cordon de la sonnette :

— M. le docteur Charles Montémare est-il visible ? demandai-je au concierge.

— Certainement, et pour le voir, vous n'avez qu'à traverser la première cour, prendre le second préau à droite et le troisième à gauche ; cette seconde cour franchie, vous demanderez l'escalier M, gravissez-le jusqu'au premier, tournez à main droite, lisez les numéros inscrits au-dessus des portes, et au dix-septième, vous frapperez : c'est l'appartement de M. Charles Montémare, médecin en second, récita imperturbablement le drôle, avec l'assurance de tous ses confrères en l'art de déchirer le prochain et de ne garder les portes que le moins possible.

— Tout en craignant de m'égarer, je traversai avec une sorte de curiosité inquiète ce premier préau qui m'avait été indiqué. Là, et bien contre mon attente, cinquante individus, à la mine plus ou moins rébarbative, exécutaient des travaux de nivellement ; une veste, un pantalon et un gilet de bouracan gris faisaient tous les frais de leur toilette. Soupçonneux ou hébétés, leurs regards paraissaient, plus que je ne l'aurais souhaité, se diriger sur moi avec une fixité, un éclat de prunelles des moins rassurants. Quelques uns se détachant de la masse avec un hideux sourire :

— *Du tabac, donnez-moi du tabac ?*

Toujours est-il qu'à chaque instant j'examinais du coin de l'œil, si une pelle ou une pioche n'était pas suspendue au dessus de ma tête.

Crainte stérile, il ne me fut fait aucun mal.

— Dans le second préau, plusieurs escouades d'hommes à figures plus abruties, aux regards plus hébétés encore, faisaient l'impossible pour marcher deux à deux au commmandement de gauche, droite ! gauche, droite ! J'allais respirer et me croire hors d'affaire, lorsque, d'une porte qui s'ouvrit au milieu d'une troisième cour, sortit comme un véritable tourbillon, une nuée de femmes, que dis-je ? de harpies, qui nouvellement échappées d'un réfectoire, se ruèrent sur moi en criant toutes à la fois et d'un timbre de voix discordant.

L'une : — « Sept ans de souffrances, de « tortures, de combats ! ma sensibilité est « à bout ; cependant un homme puissant « est parvenu à me faire vivre dans l'équi- « libre, sans l'élément de mon sang. »

Une autre, aussi maigre et noire que la première était rondelette et haute en couleur, avec un ton de voix lent et lugubre : — « Oust ! oust ! Retirez-vous, monsieur « le reptile, et n'essayez pas de vous élever « jusqu'à moi ; je suis la reine de Portugal, « princesse de Bambouc et du Congo, com- « tesse de Dalweil, de Gesuala et de Bi- « tangor. »

Une troisième l'interrompant : — « Veux- « tu te taire, grande folle, cervelle creuse, « laise parler Étoile d'Or, qui brille le jour, « qui brille la nuit, vois plutôt ! »

Et cette dernière se haussait tant qu'elle le pouvait sur la pointe des pieds pour mieux se faire admirer.

« Quant à moi, Henriette-Constantine- « Hortense Vanda Wasileweska, veuve du « comte d'Osmont, de Varsovie, ».....

.....

Pendant que ma nouvelle interlocutrice allait continuer, une pauvre affolée fendit la foule, se jeta à mes pieds, tout en pressant entre ses bras un paquet de vieux chiffons.

— Gueux ! gueux ! me criait-elle, pourquoi m'as-tu jeté le sort ? Puis, se retournant avec une vivacité incroyable : Faites vos bêtes, tas de pécores ; vous savez bien qu'il a dévoré les yeux de mon enfant, qu'il lui a oxydé le foie.....

.....

— Profitant de cette heureuse diversion, je m'esquivai et atteignis en toute hâte la porte qui me séparait encore de l'escalier M et du bienheureux numéro dix-sept, où j'échouai, c'est le mot !

— Ah ! toi ici ? quelle bonne chance !

— Moi ici... Je ne sais pas ! Tâte-moi le pouls, je dois être mort !

— C'est bien cela, je parie que notre imbécile de Cloporte t'aura dit de traverser les cours et les préaux au lieu de faire faire à l'omnibus le tour des bâtiments ?

— Je l'ignore ; ce que je sais, *carissimo mio,* c'est que :

1° Je te prierai de me donner l'adresse du meilleur hôtel de la capitale ;

2° De m'indiquer une autre issue pour m'en aller ;

3° De venir dîner avec moi pour que nous puissions nous revoir et causer plus à notre aise.

— Comme tu y vas ! Je te tiens et je te garde ; à côté de ma chambre à coucher, il s'en trouve une autre, ce sera la tienne.

— Merci, je préfère m'en aller.

— Impossible, très-cher ; au *Léopard* tu serais écorché et dévoré ; à *l'Epée*, c'est un cloaque ; aux *Trois Rois mages*... à moins que tu ne sois roulier, marchand d'allumettes, montreur de chiens et de singes savants, décemment tu ne pourrais t'y présenter ; quant aux autres, tu connais la complainte. Et mon ami Montémare se mit à fredonner :

« Dedans la maison *bancale*,
« Lieu de prostitution,
« Des bandits de l'Aveyron
« Vont faire leur bacchanale ;
« Car pour un crime odieux
« Rien de tel qu'un mauvais lieu. »

— Je te fais mon compliment, tu as le ton, tu tiens le *la !!!*

— N'es-tu pas touché de voir un enfant d'Esculape prendre lui-même la marotte de la Folie et sacrifier sa dignité personnelle à l'amitié ?

— Je n'en doute pas, mais je m'en vais.

— C'est ce que nous allons voir, et, tirant un cordon de sonnette, un homme d'une quarantaine d'années, grand, bien fait, aisé de manières, parut sur le seuil de la porte en présentant le revers de sa main droite sur le bord de son képi : — Colonel, veuillez passer chez le concierge et nous apporter la malle de monsieur.

— Suffit, à vos ordres. Elle porte le nom ?

— De M. de Frontesquet.

— Et le nouvel arrivant sortit tout en nous saluant avec une une prestance toute militaire.

— Un colonel portefaix ! Décidément, ici c'est comme chez Nicolet, de plus beau en plus beau. Et tu nommes ce monsieur ?

— Ivanowitch Lukouski ; à vingt-quatre ans, il commandait un régiment ; il était brave et riche ; sa famille, du côté paternel, se trouvait alliée à la plus grande noblesse polonaise. Exilé et malheureux, la double perte de sa patrie et de sa fortune lui a complètement troublé la raison à l'endroit de la politique, et si tu l'entendais. . . . . .

. . . . . .

(La suite au prochain numéro.)

BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE

Tablettes d'un Cantonnier.

Par ce temps de vélocipèdes, où l'on s'ingénie à chercher le moyen de franchir rapidement et à bon marché de grandes distances, il ne sera peut-être pas sans intérêt pour le public de connaître ce que l'on peut obtenir par un système de locomotion dû à l'invention du père Adam et que de nos jours on appelle du nom de *course à pattes*.

Il y a quinze jours, dans la nuit du dimanche au lundi, quatre jeunes gens assez arriérés pour trouver un charme quelconque aux parfums de la campagne, assez novices pour éprouver d'agréables sensations à la vue d'un paysage peint par la nature ou d'une ruine imposante, quatre jeunes gens, dis-je, sont partis de la Croix-Rousse au moment où sonnait minuit, l'heure des crimes.

La canne à la main, causant, riant et chantant, ils ont marché si bien que la rentrée au logis n'a eu lieu que vingt-quatre heures plus tard et encore il en était resté deux en route. Un par indisposition étrangère à la fatigue, l'autre pour le garder.

Le total de cette marche forcenée a été de 85 kilomètres. Voici, d'après l'itinéraire, les localités parcourues, dont plusieurs ont été longuement visitées : Champagne, Lozanne, Châtillon-d'Azergues, Chessy, Ville-sur-Jarnioux, Jarnioux, Villefranche, Anse, Les Chères, Limonest et Lyon.

Sous peu, ces mêmes jeunes gens vont pousser une excursion jusque dans le département de la Loire. Devant cette concurrence, le chemin de fer songe à diminuer ses prix.

* * *

Une belle s'élance à la poursuite d'un omnibus. — Il est complet, lui dis-je, ayant vu la pancarte. — Vrai ? Eh ben, pauv' vieux, j'ai pas d' veine, c'est la deuxième que j' manque.

* * *

Deux vélocipédistes passent comme un ouragan au milieu du village de L..... Les hommes applaudissent, les femmes, les enfants sautent, les chiens crient.

Cinq cents mètres plus loin, 1er vélocipède : — Oh là là ! mes reins ! 2me vélocipède : Oh là là ! mes jambes ! En chœur : — Couchons-nous là, nous dirons que nous avons été à Tarare.

* * *

A Bellecour :

Edouard (7 *ans*) : Qu'aimes-tu mieux, du Petit Poucet ou du Chat-Botté ?

Paul (8 *ans*, dévorant du regard une amazone) : J'aime mieux la Belle et la Bête.

* * *

Trouvé dans un vieux gant :

N ut ! si tu veux faire trop ta Sophie.
O u de m'aimer s'il te reste l'envie,
✉ cris-moi, viens ; j'y vole et pour la vie.

SAINT-CLAIR.

L'ÉCHO DE LA SORBONNE

MONITEUR DE L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE DES JEUNES FILLES
Paraît les mardi, jeudi et samedi de chaque semaine.

Ce journal réunit tout à la fois l'utile et l'agréable, il doit avoir sa place cotée dans le budget de chaque famille.

On s'abonne à Paris, rue Guénégaud, 7, et à Lyon chez M. Ballay, rue Tupin, 34.

Le Gérant, **A.-L. MAQUAIRE.**

Lyon.—Imprimerie d'Aimé VINGTRINIER.